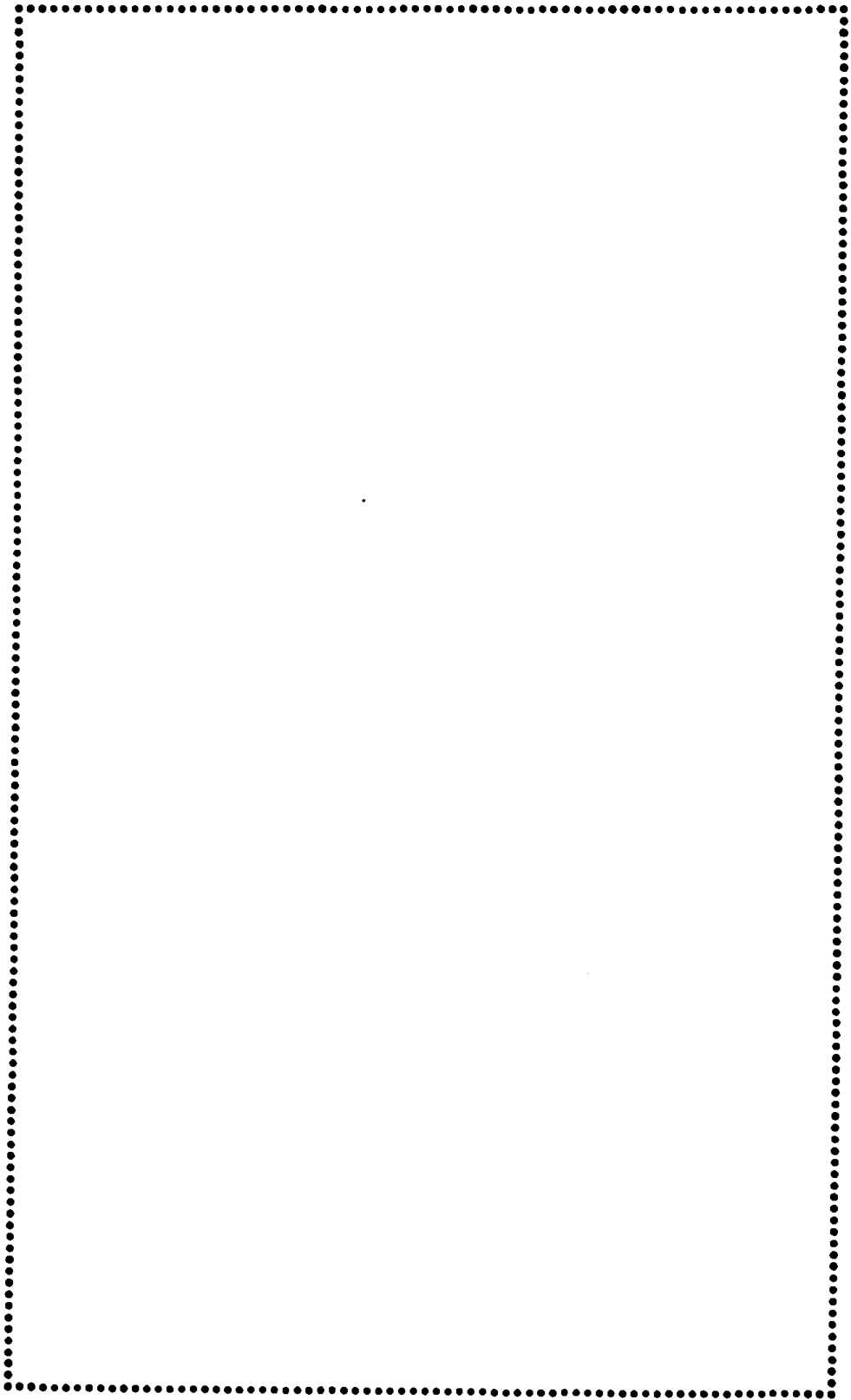


SOUVENIRS
DE LA
BONNE MAMAN DUTREUX

RÉÉDITÉS
POUR
M. MAURICE PESCATORE, Septfontaines



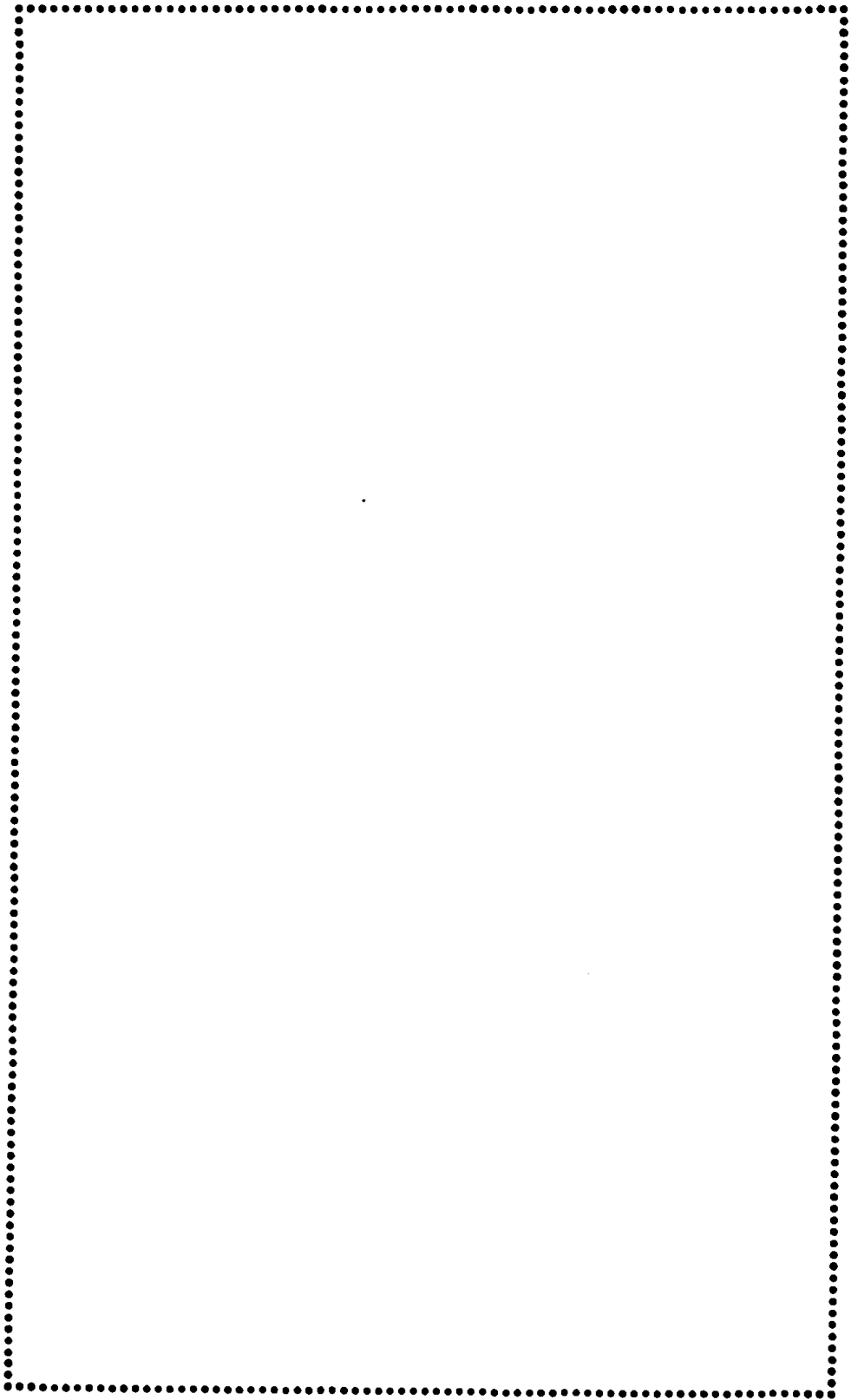
LUXEMBOURG.
Imprimerie de la Cour Victor Bück.
Avril 1917.



SOUVENIRS
DE LA
BONNE MAMAN DUTREUX

RÉÉDITÉS
POUR
M. MAURICE PESCATORE, Septfontaines

LUXEMBOURG.
Imprimerie de la Cour Victor Bück.
Avril 1917.



Bruxelles, le 7 janvier 1848.

MON CHER CHARLES,

Après m'avoir entendu citer quelques anecdotes de ma jeunesse, vous avez bien voulu m'engager à vous les donner par écrit. De ma part cette pensée eût été vaniteuse ; cependant si les souvenirs d'une grand'maman peuvent être de quelque utilité pour ses petits enfants, si les événements qui à l'époque de la révolution se passèrent sous mes yeux et dont je conserve parfaitement le souvenir, peuvent leur apprendre à supporter courageusement les revers de la fortune et les contrariétés inévitables de la vie, ce sera encore pour une grand'maman de soixante-deux ans une occupation bien douce. Mes causeries d'ailleurs seront courtes, simples et vraies.

Quant à vous, mes enfants, vous n'avez plus besoins de mes conseils, vous êtes tous, vous mon fils et mes gendres, des ci-

toyens utiles à leur pays, et vous, mes trois filles, d'excellentes mères de famille. Aussi je remercie Dieu de me donner à la dernière période d'une vie assez agitée, la tranquillité et la satisfaction, que je reçois par vous tous.

Votre affectionnée belle-mère,

M.-F.-F. DUTREUX, NÉE BOCH.



Mes bons petits enfants, venez tous près de la bonne Maman! Vous, Tony, Georges, Léonie, les aînés des familles, asseyez-vous près de moi; Blanche, Gustave, Valentine grimperont sur mes épaules, et Albert avec son cousin Eugène, les plus jeunes, viendront sur mes genoux.

Puisque vous êtes si contents quand vos mamans ont la bonté de vous conter des histoires, je vais vous en conter une aussi; pas une histoire tirée d'un livre, mais une histoire *vraie* d'un bout à l'autre; et c'est celle de votre Grand Papa, ce vénérable vieillard, dont vous voyez le portrait, et dont les dernières paroles étaient: *Je n'ai jamais fait de tort à personne*. Ah! heureux celui qui peut dire ces mots avec autant de vérité que lui!

Puisque ce bon et respectable Grand Papa nous a laissé l'exemple d'une vie toute remplie de vertus, il est de notre devoir de travailler à l'imiter, et de faire tous les jours de notre vie, comme il a agi pendant sa longue et honorable carrière, qui a duré 82 ans, ce qui lui a attiré les regrets éternels de ses ouvriers, dont il était le père, ainsi que l'estime de ses contemporains, et de tous les gens de bien.

Mon père était propriétaire d'une petite faïencerie à Audun-le-Tige, en France, ce grand pays que vous connaissez, sur votre carte géographique; et comme il avait le désir d'augmenter cette industrie, il quitta son pays avec ses deux frères, Jean-François et Dominique, et quelques personnes de talent et de confiance, et vint établir une bien grande et bien belle manufacture de faïence dans la province de Luxembourg.

Ces Messieurs se fixèrent, pour cette belle et vaste entreprise, dans une vallée aux environs de la ville, dans laquelle coulait un joli ruisseau: cette source d'eau était indispensable pour faire marcher les moulins nécessaires aux matières de la faïence.

L'endroit où ils établirent les bâtiments de la faïencerie, de même que leurs maisons d'habitation, était fort pittoresque, et ombragé par des montagnes couronnées par les plus jolis bois. et lorsque, par leur bon goût, il fut embelli et animé par une grande quantité de belles petites maisons d'ouvriers, parsemées sur ces côteaux, et entourées de jardins et d'arbres fruitiers, cette vallée, appelée *Septfontaines*, à cause d'un bâtiment couvrant sept fontaines, élevé à la source du ruisseau appelé Muhlenbach ou ruisseau aux moulins, devint une des contrées les plus riantes et les plus fertiles du Duché de Luxembourg.

Comme on ne pouvait pas alors établir une nouvelle usine dans le pays sans la permission du Gouvernement, les Messieurs Boch demandèrent cette autorisation à leur souverain qui était un empereur d'Autriche (je crois Joseph II). Ce monarque, très éclairé, et sachant combien les fabriques sont utiles, en donnant du travail et du pain à un grand nombre d'ouvriers, et en faisant rentrer de l'argent en échange des marchandises qu'on envoie dans d'autres pays, ce sage empereur accorda de grandes protections à la nouvelle fabrique, la seule de ce genre dans toute la province de Luxembourg, et pour preuve de l'intérêt qu'il y prenait — y ajouta le titre de *Manufacture impériale*.

MM. Boch étaient des hommes distingués par leur génie, leur activité, et surtout par leur piété, leur charité et leur grande probité, et le bon Dieu, qui bénit le travail de l'homme juste, fit prospérer la manufacture d'une manière étonnante.

Mais toutes ces vertus étaient déjà héréditaires chez nos bons aïeux: écoutez bien, mes chers enfants, ce que mon père me conta de ses parents: il me dit, qu'il vit sa mère ôter son propre châle et le mettre sur les épaules d'une pauvre femme grelottant de froid et souffrant toutes les misères de la pauvreté et de l'âge. Je n'étais pas plus grande que vous tous, mais les larmes me venaient aux yeux quand mon père me contait ce trait, ainsi que plusieurs autres, de la bonté et de la charité de sa mère.

Les trois frères agirent sagement, et commencèrent par établir de vastes bâtiments, ainsi que les fours nécessaires à la fabrication de la faïence : et quand la manufacture fut en pleine prospérité, ils s'occupèrent de leur habitation, et construisirent une des plus belles maisons qui fût, à cette époque, dans le pays de Luxembourg. Ils l'entourèrent de beaux jardins, et de serres remplies de plantes *exotiques*, ce qui était très rare dans ces temps-là. Ces jardins étaient construits à la manière de cette époque, qu'on appelle le *genre français*, c'est-à-dire régulier et symétrique : il y avait de larges chemins droits, garnis de plates-bandes de fleurs, des pièces d'eau, des statues en terre cuite, mais très bien faites ; des jets d'eau, des parterres en mosaïque, c'est-à-dire formés par de petites pierres de couleurs différentes.— Vous auriez eu bien du plaisir à courir autour de ces beaux jardins, de même que l'a fait si souvent votre Grand'Maman avec ses cinq frères et sœurs.

Sur une élévation il y avait un joli pavillon dans le *style chinois* ; orné, dans l'intérieur, de glaces et de peintures, et à l'extérieur de petites cloches en faïence, qui, étant agitées par le vent, formaient un agréable carillon : le tout était dans le genre des bâtiments chinois, parfaitement imité. Aux deux côtés de ce joli kiosque, il y avait deux volières, remplies de beaux petits oiseaux jaunes, et de toutes les couleurs, qui, par leurs chants et leur concert naturel, augmentaient l'agrément des environs. Ces gentils petits oiseaux sautaient, folâtraient dans leur maison transparente, que c'était plaisir à voir ; ils étaient plus sages que les hommes : ils supportaient gaiement leur prison, et amusaient même ceux qui les avaient privés du plaisir de s'égayer sur les jolis arbres des bois.

Ce bel établissement, tout nouveau encore, ces grands jardins, bien tenus, étaient l'objet de la curiosité des étrangers et de toutes les personnes qui aiment les choses belles et utiles. Tous les soirs c'était la promenade du beau monde de la ville. Il y venait tant de monde que ma mère se réserva un autre jardin, dans lequel elle passait ses moments

de délasserment, dans la plus douce occupation, la culture des fleurs.

Vous, mes bons petits enfants, qui êtes déjà raisonnables, et savez vous occuper à enluminer, regardez aussi ces charmantes fleurs que la Providence a fait croître pour égayer et embellir notre vie; et si vos parents sont assez bons pour vous faire apprendre la botanique, étudiez cette belle science, et dans toutes vos promenades, où les personnes sans instruction et sans goût ne voient que de l'herbe, vous trouverez de l'amusement et du plaisir.

Cette excellente Grand grand Maman n'aimait pas seulement les fleurs, elle aimait ses enfants, elle aimait ses parents, elle aimait les pauvres.

Avec tant de bienveillance pour les autres, elle possédait encore l'esprit, la raison et l'énergie nécessaires dans les circonstances difficiles de la vie.

Pour soulager les pauvres malades, elle avait monté une petite pharmacie, dans laquelle il y avait quelques médicaments simples, qu'elle distribuait avec beaucoup de prudence; faisait des pillules, cuisait des potions, en y joignant ce qui est le plus urgent chez les malades indigents: *du linge, des vêtements, de la nourriture.*

Le bon Dieu, le maître de nos destinées, la rappela à lui, subitement et peu avancée en âge, pour lui donner la récompense de ses vertus. Ici, mes petits amis, je ne veux pas vous rendre tristes, en vous exprimant ce que j'ai éprouvé... mais aimez bien vos bons papas et mamans, obéissez à tous leurs désirs, et croyez bien que tout ce qu'ils vous font apprendre, et même les réprimandes qu'ils sont obligés de vous faire, sont pour votre bien et le bonheur de toute votre vie. — Sa famille et ses enfants, d'un commun accord, firent graver sur sa tombe ce peu de mots: *Elle n'usa de sa fortune que pour soulager les pauvres.*

Cette grande et belle manufacture, qui produisait de bonnes faïences de différentes qualités, de charmantes statuettes en porcelaine, des vases, des corbeilles, etc., exci-

tait l'intérêt de toutes les personnes de distinction qui arrivaient à Luxembourg. Elle fut visitée à toutes les époques, par les souverains auxquels elle appartenait : lorsque la province faisait partie de la Belgique, par l'archiduchesse Marie-Christine, et son époux le prince de Saxe-Teschen ; au temps de la grande révolution de France, par les princes français, frères du malheureux Louis XVI ; du temps de l'empereur Napoléon, par son frère Louis, roi de Hollande, accompagné de plusieurs hommes distingués dans les sciences ; et enfin, lorsque le département des Forêts fut réuni à la Hollande, le roi des Pays-Bas, Guillaume II, y alla plusieurs fois.

Le Grand Papa Boch et ses frères, toujours animés du désir d'être utiles aux malheureux, et en reconnaissance des biens dont la Providence les avait comblés, formèrent plusieurs institutions utiles : ils bâtirent, entre autres, une belle maison aux orphelins de la ville de Luxembourg. N'est-ce pas, mes chers petits amis, que c'était bien de s'occuper d'abord de ces pauvres enfants abandonnés, qui n'ont plus ni papas ni mamans ! Cette maison existe encore en bon état dans le faubourg du Grund.

Ils étaient outre cela grands et généreux en toute occasion ; leur table et leur maison étaient ouvertes à toutes les personnes qui voulaient bien les venir voir, et leur ménage était monté de manière à ce qu'il n'en résultait aucune gêne.

Je me souviens qu'un étranger disait à mon père : « Monsieur Boch, vous m'avez si bien reçu, que, si vous le permettez, je revicndrai encore. » Mon père lui répondit avec beaucoup de grâce : « Monsieur, vous me ferez toujours honneur et plaisir ».

Il y a quelque chose de si courtois dans ce mot que je ne lui trouve rien de comparable dans la politesse actuelle.

Plus tard mon père bâtit une maison d'école près de la faïencerie, car il savait aussi, que l'instruction est aussi utile aux enfants que la nourriture et l'habillement ; de concert avec ses frères, il releva plusieurs familles honnêtes, qui, sans leurs secours, eussent été totalement ruinées.

Après cela ils songèrent à assurer leur fortune à leurs enfants, en faisant de belles acquisitions en terres, au lieu de placer leurs fonds chez les banquiers, comme on le fait de notre temps; de sorte qu'ils achetèrent successivement la seigneurie de Cessingen, la seigneurie de Mettenthal, la seigneurie d'Eich et le domaine de Kockelscheuer, ainsi que plusieurs fermes. Chaque fois qu'ils devenaient possesseurs et seigneurs de ces biens, ils régalaient généreusement tous les paysans du village: on choisissait pour la fête une grande prairie, et tous ces bons campagnards, en cortège, et précédés de plusieurs tonneaux de vin, surmontés de bouquets de fleurs, allaient gaiement et trouvaient une table couverte de mets simples et à leur goût. Après le dîner, l'assiette, le gobelet, les plats et les écuelles étaient partagés et emportés. Alors on se mettait à la danse jusqu'à la nuit. Vous auriez eu bien du plaisir à voir ces jolies fêtes champêtres! Ces braves gens riant, chantant, dansant de si bon cœur, et répétant, en levant leurs chapeaux: *Vivent les Messieurs Boch!* Ces réjouissances, si franches, étaient aussi bien agréables à mes parents, car vous savez, mes enfants, et vous l'avez certainement déjà éprouvé, qu'il n'est pas de jouissance plus douce que d'obliger ses amis, de donner à ceux qui ont besoin et de rendre les autres personnes contentes et heureuses.

Plus tard, quand les fermiers venaient payer leurs rendages, on dressait de grandes tables dans les cours de la faïencerie, et après dîner chacun emportait son assiette et son gobelet.

Ils avaient bien sujet d'aimer et d'estimer leurs nouveaux seigneurs, car ils recevaient d'eux tous les services possibles, quand ils étaient dans le besoin. Mon père avait pour principe qu'un fermier devait être à l'aise pour pouvoir payer son fermage, et pour cela il leur faisait des avances d'argent, payait leurs dettes et les tirait des mains des usuriers. Je me souviens, à cette occasion, qu'il envoya un jour mon frère aîné, avec une certaine somme d'argent, chez un de ces hommes sordides qui prennent plus d'intérêt que la loi ne

le permet. Lorsque la femme de ce vilain Monsieur vit qu'elle ne venait pas à son but, qui était d'usurper les biens du fermier, elle entra dans une telle colère, qu'elle appela mon frère: *Du Eilebecker* (potier). Cette expression fit toujours beaucoup rire mes parents, qui auraient pu s'enorgueillir d'avoir créé une si belle fabrique, d'avoir apporté un grand perfectionnement à cette fabrication, et partant de faire vivre un grand nombre d'ouvriers. Mais mon père resta toujours modeste dans la prospérité, courageux et même gai dans la disgrâce.

La manufacture de Septfontaines était alors à son plus haut degré de perfection, et mes parents jouissaient de tout le bonheur qu'on peut espérer *avec raison* dans ce monde. Vous apprendrez un jour, mes chers enfants, que nous ne sommes pas destinés à un bonheur *parfait*. Le bon Dieu a laissé quelques peines à cette vie, afin de nous récompenser dans l'autre, si nous les supportons avec courage, et surtout avec soumission à sa volonté.

Mais écoutez bien ceci: nous sommes souvent nous-mêmes la cause première des maux qui nous viennent du corps; si nous mangeons plus que nécessaire, nous devenons malades; si nous buvons subitement de l'eau froide quand nous avons très chaud, nous gagnons le rhume; de sorte qu'il est du devoir des enfants sages, d'écouter les conseils de leurs parents, et d'éviter les imprudences; de cette manière ils conserveront la santé de leurs corps, et par la même raison celle de l'esprit, et ils deviendront des hommes utiles à leur famille et à leur pays. Quant aux chagrins et aux peines de cœur qui ne proviennent pas de notre faute, nous devons les souffrir avec résignation et toujours en vue de Dieu.

Nous étions en 1789. Le pays de Luxembourg était dans une situation tranquille et florissante; mais on commençait à craindre de grands événements en France.

Les pays voisins se mettaient sur pied de guerre, et l'Autriche renforçait la garnison de Luxembourg. Mais comme la ville n'avait pas assez de logements pour tant de

militaires, on était obligé de les cantonner dans les environs, et mon père recevait toujours l'état-major, c'est-à-dire le général, ses adjudants, plusieurs officiers et grand nombre de domestiques. J'y ai vu le maréchal autrichien de Beaulieu, le général d'Alton et plusieurs autres. La maison était tellement occupée, qu'il restait à peine des appartements pour la famille. Dès lors Septfontaines commença à éprouver les effets d'une guerre prochaine : le commerce avait cessé, cependant ces Messieurs continuèrent la fabrication pour ne pas mettre les ouvriers dans la misère, de sorte qu'ils déboursaient tous les quinze jours des milliers de francs sans voir rentrer leurs fonds. Aussi tous les magasins étaient encombrés, et plus tard, quand la Faïencerie fut détruite, il y avait un pied de haut des plus belles faïences brisées dans les magasins et ateliers.

Les bruits de guerre et d'une grande révolution en France augmentaient de jour en jour. Une *révolution*, mes chers petits enfants, ce mot me rappelle une époque si malheureuse, que c'est avec peine que je vous en donne ici l'explication. Un peuple, un pays, est en grand ce que votre maison, votre famille est en petit : quand vous n'obéissez pas à vos pères et mères, vous vous rendez vous-mêmes malheureux, vous ne pouvez plus vous amuser, vous êtes mécontents de tout. De même dans une révolution, les peuples n'obéissent plus à leurs chefs ; ils ne s'entendent plus entre eux, ils mettent tout en feu et en flammes. En France, à la révolution de 1790, ils poussèrent la cruauté jusqu'à faire mourir leur roi, Louis XVI, la reine, avec une partie de leur famille, et toutes les personnes qui leur avaient conservé de l'attachement ou qui tenaient à la cour et à la noblesse.

Pour échapper à tant d'atrocités, beaucoup de personnes quittèrent la France et vinrent se réfugier à Luxembourg et les environs, de sorte que les petites habitations de nos ouvriers étaient occupées par les premières familles de France : les Dames de la famille de Hayange, les Coëtlosquet, les Duquesnoy, les Goville, la marquise de Fouquet et autres personnes de distinction.

Ici commencent mes souvenirs, car depuis ma plus tendre enfance je n'ai entendu parler que de guerre; je n'avais que cinq ou six ans; nous nous réunissions pendant les repas et il s'élevait alors des discussions très animées entre mes parents, notre précepteur l'abbé Thilges, et les autres convives; chacun exprimait ses prévisions et ses opinions.

Quelques personnes de la famille s'intéressaient particulièrement à ces graves événements. Une de mes tantes, qui n'était pas mariée, et qui lisait régulièrement les journaux, accourait tous les jours, toute pâle et tremblante, nommait telle ou telle personne qui avait été décapitée, disant que tant de mille Français allaient entrer dans le pays et que sous peu nous verrions la guillotine au milieu de la ville de Luxembourg. A cette occasion ma pauvre mère disait souvent: « Ma sœur Justine me fera mourir par les frayeurs qu'elle me donne. »

Les familles des émigrés, qui s'étaient réfugiées dans ces petites habitations d'ouvriers autour de la faïencerie, agissaient bien prudemment en mettant de l'ordre et de l'économie dans leur dépense, car ce ne fut que longtemps après qu'elles purent rentrer en France et recouvrer une partie de leurs biens. Aussi la manière de vivre, la raison et la résignation de plusieurs d'entre elles étaient vraiment admirables. Des Dames de la plus haute naissance s'occupaient de broderies pour les revendre. Ma mère leur commandait de ces ouvrages sans qu'elle en eût besoin. On portait alors des fichus en soie noire entourés d'une guirlande en soie de couleur; ma mère en fit faire plusieurs et nous les donna ainsi qu'à ses sœurs.

Les Messieurs émigrés qui étaient sages, s'occupaient aussi, les uns en donnant, les autres en prenant des leçons. Un abbé venait apprendre la langue allemande chez notre précepteur. Je me souviens que ne voulant pas payer les leçons à notre précepteur qui avait de la fortune, et partant pour l'Allemagne, il déposa adroitement un crucifix doré dans sa chambre. Un autre de ces Messieurs, grand mathématicien, donnait des leçons à un des commis de mon père.

A la longue quelques-uns d'entre eux commencèrent à sentir la gêne; et mon père, pour leur rendre service, acceptait des bijoux au prix qu'ils fixaient eux-mêmes. D'autres demandaient simplement de l'argent sans donner aucune garantie. Ma fille Fanny possède un billet que j'ai trouvé dans les papiers de l'oncle Boch de Kockelscheuer et qui est ainsi conçu: « J'ai reçu de MM. Boch une somme de (j'ai oublié le chiffre) que je leur remettrai quand je pourrai. Clausen, le »

Je possède et conserve précieusement une tabatière ornée des portraits de Louis XVI, de Marie-Antoinette et du Dauphin, faits avec les cheveux de ces malheureuses victimes, ainsi qu'une montre garnie en diamants et ornée d'une couronne ducale, de même que plusieurs autres bijoux en vermeil; ils proviennent tous de ces émigrés.

A cette époque quelques familles françaises étaient déjà tellement à la gêne, qu'elles devaient se faire les plus grandes privations. Ainsi ma tante Justine, allant un jour faire visite à l'une de ces Dames, la trouva avec sa fille mangeant des tartines de moutarde. Vous pensez bien qu'on s'empressa de leur envoyer des confitures et des gelées.

Vous voyez, chers enfants, qu'il faut savoir se contenter de peu, et apprendre de bonne heure à manger un morceau de pain sec.

Dans des circonstances plus heureuses, cette belle société réunie autour de nous aurait apporté beaucoup d'agrément à Septfontaines, car ces Messieurs et ces Dames venaient souvent faire visite à mes parents, et il se passait peu de jours sans que l'un ou l'autre ne fût invité à dîner.

Après le dîner, les hommes faisaient la partie d'échecs ou de dames avec mon père; les dames faisaient de la musique dans le joli pavillon du jardin que je vous ai décrit. Comme il y avait beaucoup de résonnance, la voix accompagnée de la harpe produisait beaucoup d'effet: je pris alors un grand goût pour cet instrument, sans toutefois avoir jamais eu l'occasion de l'apprendre.

L'orage de la révolution grondait toujours en France, et bien des personnes étaient obligées d'user de déguisements pour pouvoir quitter ce pays. Un soir à la brume, une jeune femme portant une hotte, vint d'un air mystérieux trouver mon père et lui dit : Je vous en prie, Monsieur, donnez-moi d'autres vêtements ; je suis prêtre et m'appelle l'abbé Villa-Vicenzia. La bourse et la garde-robe de mon père furent mises à sa disposition ; le lendemain il partit à la pointe du jour, sans qu'un seul de nous autres enfants l'ait su.

Cependant les bruits de guerre augmentant de jour en jour, tous les émigrés partirent pour l'Allemagne, et la bonne tante, qui n'avait que trop bien prévu l'avenir, vint un matin nous annoncer que la ville était bloquée et que l'oncle J.-F. Boch avait quitté Septfontaines pendant la nuit avec sa femme.

Vous savez que l'on dit d'une forteresse qu'elle est bloquée quand les troupes la cernent de tous côtés et qu'ils empêchent les habitants d'en sortir.

Dès lors nous vîmes arriver à Septfontaines ceux qu'on appelait les *Carmagnols* ou les *Sans-culottes* (ceci était leur véritable nom), car la plupart d'entre eux, loin d'avoir des uniformes, étaient à peine vêtus. Quand ils pillaient une maison, ils ouvraient les plumeaux des lits avec leur sabre, se faisaient des culottes avec l'étoffe et jetaient les couvertures sur leurs épaules. Sur la tête ils portaient des bonnets de drap rouge, ce qui achevait de leur donner l'air de brigands. Ceux d'entre eux qui possédaient un uniforme portaient des casques surmontés d'une queue de cheval si longue qu'elle nous faisait peur.

On mit alors toutes nos provisions en réquisition. On enleva toutes les vaches, tout le blé qui se trouvait au grenier, et tout le vin des caves. Figurez-vous, mon cher Georges, que les Français prirent jusqu'aux quatre superbes chevaux de carosse et plusieurs chevaux de labour. On ne laissa à mon père que deux chevaux et un chariot.

Cependant toutes ces provisions rendirent peu de services

aux troupes qui occupaient la fabrique. Quand les soldats enlevaient le vin, ils se battaient dans les caves pour approcher des grands tonneaux d'excellent vin et le laissaient à moitié couler dans les caves. Un jour, étant sur le perron de la maison, avec un de mes frères, un de ces soldats passait, portant un seau de vin sur sa tête; comme il pensait ne pas encore en avoir assez, il se mit à boire du seau comme font les chevaux; ceci nous parut si comique, que nous partions d'un grand éclat de rire, mon frère et moi, et voilà que cet homme tout ivre tire son sabre et vient fondre sur nous. Heureusement quelques personnes accoururent et lui retinrent le bras en lui disant: « Vous voyez, ce ne sont que des enfants. » Dans ce moment je n'eus pas peur, mais maintenant je vois le danger que nous courions. Une autre fois je vis un de ces brigands furieux tirer le sabre sur notre cuisinière, parce qu'elle ne lui donnait pas autant de viande et d'eau-de-vie qu'il en voulait. Ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à lui faire entendre raison.

La garnison de Luxembourg, de même que les Chasseurs, troupe de volontaires Luxembourgeois, faisaient quelquefois des sorties dans les environs. On repoussait les Français pour un moment, on faisait des blessés et des morts de part et d'autre, et voilà tout ce qui en résultait. Ce que je vais vous conter, vous prouvera qu'on n'avait pas encore l'idée de la guerre dans ce temps-là. Une femme voyant les Autrichiens repousser les Français et les poursuivre à coups de fusil, se prit à crier: « Mais voyez donc les vilains, c'est qu'ils pourraient bien faire un malheur! »

La position de Septfontaines à un quart de lieue de la ville, nous mettait entre les deux feux ennemis: tantôt nous étions à la discrétion des Allemands, tantôt à celle des Français: cet état était intolérable. Aussi, nous reçûmes ordre, au nom de la République française, une et indivisible, d'évacuer, avec l'injonction que si dans deux heures il restait une personne dans l'établissement, mon père et toute la famille seraient arrêtés et conduits en prison.

On emballa à la hâte tout ce que l'on put en si peu de

temps. Mais comme ils ne nous avaient laissé qu'un chariot et deux chevaux, on ne put emporter que les objets les plus précieux et des literies pour passer la nuit. A l'heure ordonnée, tous les habitants de Septfontaines se mirent en route; ma pauvre mère seule fut placée très haut sur le chariot des matelas avec le plus jeune de mes frères, elle habituée à de belles et bonnes voitures.*)

Après avoir traversé les cours et la grande porte, mon père se retourna, fit un signe de croix sur tous les bâtiments et dit: « Mes enfants, regardez encore une fois la Faïencerie, vous ne la verrez plus. »

J'avais alors sept ans, je ne compris pas ce qu'il voulait dire, mais maintenant je sens toute la tristesse de ces paroles.

Mes parents se décidèrent à aller demander l'hospitalité au baron d'Huart de Bertrange, qui plus heureux que nous n'avait pas été chassé de chez lui, étant plus éloigné de la ville.

Nous nous mîmes en route, et tous les ouvriers, avec leurs femmes et leurs enfants, emportant seulement ce qu'ils pouvaient porter sur leurs épaules, suivirent la destinée de leurs maîtres.

Quand nous arrivâmes au village de Strassen, où était la première ligne des Français, les soldats, en nous voyant, se mirent à crier: *à bas les aristocrates, à bas les calottins* (ceci pour notre abbé), *vive la République!* D'autres chantaient: *ah! ça ira, ça ira!*

Notre précepteur n'ayant pas voulu abandonner son serein favori, l'emportait dans une cage sur le haut de laquelle il y avait une couronne dorée. Quand les sans-culottes l'aperçurent, les cris redoublèrent: *à bas les couronnés! à bas les tyrans!*

Le pauvre abbé se hâta de casser de ses mains la couronne; il se blessa et le sang coulait le long de son bras.

*) Peu de jours avant la révolution, mon père avait acheté une superbe berline, provenant de la famille Fouquet. L'intérieur était garni en satin bleu-clair, avec paillettes et franges en argent.

Pendant ce vacarme, le général Davoust était à sa fenêtre : il ordonna de nous laisser passer, mais seulement la famille de M. Boch. On fit reculer les ouvriers et l'on s'aperçut que la petite Françoise (votre bonne maman) manquait. Moi qui n'étais pas habituée à faire de pareilles courses à pied et dans la boue jusqu'à la cheville, je ne pouvais presque plus avancer, de sorte que j'étais restée au milieu de la bagarre, et ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à persuader le commandant français que j'étais aussi de la famille.

Toutes les familles de ces pauvres ouvriers furent repoussées à coups de crosse de fusil et forcées de retourner, tandis qu'on les avait chassées de leur toit hospitalier. Je ne sais pas où les ouvriers passèrent l'hiver.

Chez le baron d'Huart nous fûmes reçus à bras ouverts et comme des amis malheureux. La seule chose qui m'étonna fut de voir les murs des chambres du château de la couleur des pierres, tandis que notre maison, que nous n'appellions pas un château, avait de beaux papiers de tenture, des toiles peintes de Bruxelles, des tables et des chaises dorées. Je ne fis aucune réflexion vaniteuse, ce qui eût été ridicule en toute occasion : mais j'ai su depuis que le château n'était pas achevé.

Nous étions toute la journée, nous enfants, avec ceux de la famille, dans une chambre au second ; on nous donnait pour nos repas des cuillers de fer toutes noires, et toujours à manger des pieds et des oreilles de cochon aussi tout noirs. Cependant ceci ne nous empêchait pas de jouer de bon cœur, quand on nous permettait d'aller à la cour et de donner à manger aux poules et aux pigeons. Nous n'aurions pas été sages si nous avions été mécontents dans une famille où l'on nous donnait de bon cœur tout ce qu'il y avait dans la maison. M. d'Huart, dans la crainte qu'on mit son bétail en réquisition avait fait tuer tous ses cochons à la fois ; son argenterie était à Luxembourg ; de sorte que de petits enfants qui auraient murmuré auraient été répréhensibles. Je vous raconte ceci mes chers enfants, parce

que les murs à la chaux et les cuillers noires étonnèrent la petite Françoise de sept ans qui n'était jamais sortie de Septfontaines.

Nous restâmes huit jours chez le baron et mes parents se décidèrent à aller passer l'hiver dans la petite ville d'Arlon.

Notre famille était alors composée de mon père, de ma mère, de mes cinq frères et sœurs et de moi sixième, de deux Demoiselles, sœurs de ma mère, les tantes Thérèse et Catie, de l'abbé Thilges, notre précepteur, et de deux jeunes personnes les Demoiselles Gallais de Briey, nos cousines, dont le père fut une des victimes de la révolution.

Cet hiver de l'année 1795 fut remarquable par un froid excessif. Nous étions obligés de coucher sur des matelas étendus par terre. Le matin ils étaient attachés aux murs par de la glace; et les draps mêmes étaient gelés. Mais pouvions-nous gémir, quand de malheureux soldats étaient trouvés morts de froid pendant la nuit, à leur poste autour de la ville. Et pour vous dire, mes enfants, combien les révolutions rendent les hommes durs et inhumains, voici ce que j'entendis dans une nuit par un froid de glace. On frappa longtemps à coups redoublés à la porte, en disant: « Ouvrez, ouvrez donc! » A force de bruit la maîtresse de la maison se décida à ouvrir une croisée en demandant ce qu'on voulait. « Je vous en prie, citoyenne, dit-on, je vous en prie en grâce, donnez une goutte d'eau-de-vie à un pauvre soldat qui va mourir! » « Laissez-le crev... » répondit cette femme dénaturée, qui ferma la fenêtre et se remit tranquillement au lit. Cette femme-là, mes enfants, avait certainement oublié la belle parabole de Jésus-Christ, du blessé et du Samaritain, pour refuser un peu d'eau-de-vie à un pauvre homme parce qu'il était *Français*.

Pendant tout l'hiver mon père faisait demander des sauvegardes aux généraux Davoust et Dumouriez (je crois), et se faisant accompagner par leurs soldats qu'il payait bien, il allait à Septfontaines reprendre encore le peu de

meubles qui avaient échappé au pillage des troupes. Ces militaires, troupes de ligne, défendaient notre chariot contre les Carmagnols. C'est ainsi que les Français ne s'entendaient pas même entre eux. Cependant on ne trouvait plus que les portes et fenêtres à Septfontaines. Il y avait dans les environs, dans le bois du Baumbusch, un camp, composé non de tentes, mais de petites baraques, de sorte que les soldats arrachaient les tapisseries, les planchers, et tout ce qu'ils pouvaient détacher pour bâtir leurs petites maisons : les unes avaient des cheminées de marbre, d'autres des tapisseries à fleurs. On a dit que c'était curieux à voir.

Nous passâmes cet hiver dans les plus grandes privations, mais sans nous plaindre. Ma pauvre mère avait plus de peine encore, car mon petit frère ne faisait que pleurer nuit et jour, et pour surcroît d'inquiétudes, une de nos tantes, par suite des frayeurs de la guillotine, avait une maladie de cerveau. Mon père disait souvent : le plus grand de nos malheurs, c'est que ma sœur Catherine ait perdu l'esprit. Quand la crise révolutionnaire fut passée, elle se rétablit et vécut encore trente ans. Du reste, le bon Grand Papa ne perdit jamais son humeur égale et son inaltérable gaîté, et dans ces tristes circonstances, de même que dans toute sa vie, il avait toujours le mot pour rire, et toujours la chansonnette à table. Aux repas surtout, je n'ai jamais vu d'homme plus jovial, plus amusant et plus engageant. Il est beau d'être généreux, mais il est plus beau encore de l'être avec autant de grâce et de cordialité.

Aussi sa société était-elle recherchée par toutes les personnes qui le connaissaient. Il faisait quelquefois des parties de chasse avec le baron de Marches : je m'en souviens, parce qu'un matin nous fûmes éveillés par le son d'un cor de chasse, qui retentit dans tous nos appartements, en jouant l'air « Allons chasseur, vite en campagne » ; ce qui amusa beaucoup toute la jeunesse.

Vous savez, mes bons enfants, que ce sont les souvenirs d'une jeune fille comme vous, que je vous rapporte.

Votre aïeul faisait quelquefois des visites au général Davoust et au citoyen Minot, qui était son parent. Pour vous donner une idée du peu de subordination qui régnait à cette époque, voici ce qui arriva sous les yeux de mon père : Dans une de ces visites, le général dit à une sentinelle placée dans sa chambre : factionnaire. voulez-vous bien sortir un instant, le citoyen Boch désire me parler ? Citoyen général, fit le soldat en posant son fusil et en appuyant ses bras dessus, je suis à mon poste, et j'y reste ! Le général ne répliqua pas. Ce général donna toujours à mon père autant de sauve-gardes qu'il en désirait. Plus tard, sous le consulat, mon frère aîné étant à Paris, alla de la part de mon père lui faire encore des remerciements. « Monsieur, lui dit-il, je n'oublierai jamais le spectacle de votre famille, dans la position, où je la vis, j'aurais voulu lui être plus utile ; mais j'avais les bras liés ». Il fit aussi une visite à M. Minot. Celui-ci, peut-être dans la crainte d'un solliciteur, lui fit faire assez longtemps antichambre : il ne savait pas que pour un cœur bien né, rien n'est aussi doux que la reconnaissance.

La forteresse de Luxembourg fut rendue à l'armée française au printemps de l'année 1796. Quelque temps après nous y rentrâmes pour occuper la maison de M. le baron de Breiderbach, que mes parents avaient louée avant le blocus de la ville, et qu'ils avaient remplie de toutes les provisions nécessaires, en blé, vins, bois etc. Un de nos parents, voyant que cette maison était inoccupée, y était entré avec une nombreuse famille, de sorte qu'à notre arrivée, il n'y avait plus aucune provision : mais mes parents ne lui firent aucune observation et ne comptèrent jamais avec lui.

Mon père et ses frères firent alors le partage de leur fortune. M. J.-F. Boch choisit Kockelscheuer avec la ferme de Krakelshof. M. Dominique eut la seigneurie de Cessingen, et mon père reçut Septfontaines, dont les bâtiments avaient été ruinés par la guerre, les bois restant de la seigneurie

d'Eich, ainsi que le bien de Mittenthal avec de belles forêts. Dès lors mon père se mit à rétablir la manufacture avec la même activité qu'il avait mise à la construire; quoique nous habitassions encore la ville, il y faisait des promenades journalières, donnait lui-même les premiers modèles, que les ouvriers imitaient ensuite.

Nous passâmes une année à Luxembourg. Vous pouvez vous figurer dans quel état était Septfontaines. Il n'y avait plus ni portes, ni fenêtres, ni planchers. On avait voulu incendier tous les bâtiments; mais le ciel qui nous a toujours protégés voulut que le feu s'arrêtât partout. Il n'y avait pas un des murs de la maison qui ne fût couvert d'inscriptions dans le genre des suivantes: « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières, vive la république, vive la nation à bas les aristocrates » et mille autres.

Aussitôt que la maison fut habitable, nous nous hâtâmes d'y retourner. Nous étions si heureux de rentrer sous le toit hospitalier de nos premières années, qu'il nous importait peu que les murs fussent nus ou garnis de riches tapisseries. Dans le vestibule, qui était magnifique, il y avait un grand escalier; et comme il n'avait pu être rétabli, on l'avait remplacé par des planches garnies de petites traverses, comme à l'entrée des poulaillers; nous le montions avec plus de plaisir que s'il eût été en marbre.

Comme on s'était battu dans l'enceinte de la faïencerie, il y était resté des morts, et on les avait enterrés simplement à la place où ils étaient tombés. Un jour je m'amusais à piocher dans la terre; en retirant la houe je sentis une certaine résistance et je sortis une tête de mort. Dans le premier moment j'avoue que je laissai tomber le tout et que je courus à la maison conter mon aventure; mais quelques jours après, lorsque tout fut ôté, cela ne m'empêcha point de sauter et de courir au même endroit sans éprouver la moindre frayeur.

En effet pourquoi aurait-on peur d'une personne morte? Nous savons bien que notre corps rentre dans la terre et

que notre âme retourne au ciel. Il ne reste donc rien de nous, que le bien que nous avons fait.

Quand les ateliers furent rétablis, mon père fit une touchante cérémonie, à laquelle tous les enfants prirent part : il fit venir notre abbé en surplis et lui fit bénir un four. C'est ainsi qu'on devrait commencer toutes les actions de la vie. Croyez-moi, mes enfants, ne faites rien d'important sans demander la bénédiction du bon Dieu, et vous ne ferez jamais de mauvaise action pendant toute votre vie.

Le four réussit parfaitement, et je me souviens que nous autres enfants, nous étions si curieux et si pressés de voir la marchandise, que nous nous brûlions les doigts en la touchant. Depuis lors la manufacture reprit son ancienne activité.

Mon père se hâta aussi de rebâtir une chapelle, car il avait autant de piété, de dévotion et de religion que de bienveillance et de charité envers ses semblables.

Avant la destruction de Septfontaines, il y avait une chapelle près du jardin d'en haut ; il en reconstruisit une plus grande à côté de la maison et il se plaisait souvent à dire : « *les autres fabricants bâtissent des faienceries dans les églises ; moi je bâtis une église dans une faiencerie.* » Comme le but de tous ses travaux était le bien-être de ses enfants il fit aussi de fort belles acquisitions, de sorte que chacun d'eux reçut deux fermes, de belles prairies, des bois et des vignes.

Nous étions si heureux d'avoir passé le temps de guerre, de misère et de calamités, qu'il nous semblait recommencer une nouvelle existence. Nous jouissions de tout le bonheur qu'on trouve dans le sein d'une famille unie entre elle.

Nous fréquentions peu les sociétés de la ville, car il n'en existait presque pas à cette époque. Les premiers fonctionnaires étaient remplacés par des Français qu'on ne connaissait pas encore. Les Dames mêmes n'allaient aux bals que donnaient les autorités, que par crainte et pour ne pas être soupçonnées d'être contraires au Gouvernement.

Mais comme tous mes frères et sœurs avaient des talents,

notamment un goût pour ainsi dire héréditaire pour les dessin et la peinture, et qu'ils aimaient les sciences et les arts, nous trouvions le bonheur dans l'intérieur de notre maison. Ah! croyez-le bien, mes enfants, si vous pouvez faire des choses utiles à vous-mêmes et surtout à vos amis, à vos compatriotes, vous serez toujours contents et satisfaits et vous ne connaîtrez pas, ce qu'on appelle *s'ennuyer*, et ce qui cause tant de mal dans ce monde. Oui, comme je désire vous voir tous heureux, je voudrais vous convaincre de cette vérité, que le travail, l'étude et la bienfaisance sont les sources de notre bonheur sur la terre.

Pour vous parler aussi de nos amusements (car on a le droit de se délasser quand on a travaillé de bon cœur), nous imaginâmes de faire une surprise à nos parents : nous arrangâmes une petite salle de spectacle : nous peignions nous-mêmes les décorations, et au jour de leur fête, nous jouions de petites comédies. Une musique, que les ouvriers avaient formé entre eux, nous servait d'orchestre. Ceci nous procura beaucoup d'agrément et fit tant de plaisir à nos bons parents, qu'ils nous comblèrent de cadeaux ; mais je puis vous assurer que ce n'était nullement là notre but.

Une chose cependant troublait le bonheur de notre enfance et de notre jeunesse, car vous savez déjà qu'il n'existe pas de satisfaction complète. Notre précepteur, l'abbé Thilges, était un respectable ecclésiastique, mais il ne possédait nullement la patience nécessaire pour instruire les enfants. Je dois vous conter ceci, afin que vous puissiez sentir combien vous êtes heureux d'avoir des mamans qui vous apprennent elles-mêmes à lire, et qui ensuite vous donnent de bons maîtres.

L'abbé était si vif, que lorsqu'il nous expliquait une règle de grammaire, il criait si haut qu'on ne le comprenait plus, et quand nous avions le malheur de mettre un *e* ou un *s* de trop à un participe, il prenait un gros volume in-folio et nous en frappait sur la tête nue. Un jour il secoua tellement un de mes frères par sa jolie tête blonde qu'une grosse mèche de cheveux lui resta à la main. So

voyant ainsi démonté, il s'en prit à l'oreille et la tira au point que le sang coulait le long du cou. Mes frères et sœurs se vengeaient de cette barbarie en pleurant de toute leur force; mais moi j'avais tellement peur de lui, que je n'osais pas même verser une larme; de même que l'agneau qu'on conduit à la boucherie, je baissais la tête et souffrais sans gémir.

Vous voyez, mes chers enfants, jusqu'où peut conduire la vivacité; car je dois le dire moi-même, et je puis le dire avec vérité, nous étions de gentils petits enfants, qui ne demandaient pas mieux que d'être instruits.

Prenez donc de bonne heure l'habitude et la bonne résolution de vaincre les emportements; ils nous rendent malheureux nous-mêmes, ainsi que les autres. J'ai connu un Monsieur qui est mort vingt-quatre heures après une scène de colère. Servons-nous donc de notre raison pour réprimer nos passions. Sans cela nous nous rendons semblables aux animaux qui n'en ont pas reçu du Ciel.

Cependant notre vie se passait tranquillement; mais nous eûmes le malheur de perdre notre bonne mère. Je ne vous dirai pas combien sont malheureux les enfants qui perdent leur mère. Mon intention n'est pas de vous rendre tristes. Quelques années plus tard mes frères et sœurs se marièrent successivement. Ma sœur aînée épousa M. de Nothomb, son oncle, colonel de cuirassiers au service d'Autriche.

Mon frère aîné épousa Mlle Buschmann, de Saint-Vith, et mon frère Jean, Mlle Charlotte Richard, de Clervaux. Mon frère Antoine alla faire ses études à Paris, et là, voulant apprendre trop de choses à la fois, pour profiter de son temps, il en fit une maladie mortelle. On parvint à lui rendre un peu de santé de corps, mais jamais l'esprit.

Vous comprendrez par ce malheur, que même les bonnes choses peuvent être dangereuses, quand on les fait avec excès. L'instruction est une chose nécessaire, mais il ne faut pas l'acquérir aux dépens de la santé. Il en est de même de toutes les vertus.

La dévotion est une vertu, mais si nous sommes toute la journée à l'église, nous ne pouvons pas être utiles à la société. La charité est une vertu; mais si nous donnons tout ce que nous possédons, nous sommes injustes envers nos enfants.

Le seul moyen d'être content et heureux, c'est donc d'éviter les extrêmes, C'est aussi ce qu'il y a de plus difficile; et si vous acquerrez cet empire sur vous-mêmes, vous deviendrez des hommes sages, heureux et considérés.

Maintenant, mes chers petits enfants, je vous parlerai du mariage de votre grand-père et de votre grand'mère Dutreux: il eut lieu le 7 mai 1807; et pour vous amuser un peu je vous ferai la description de la noce. Par affection pour les familles des ouvriers, je désirai qu'ils prissent part à la fête. On leur donna donc une superbe fête champêtre, dans le genre de celles dont je vous ai parlé. On dressa une immense table sous un grand hangard. Après le dîner on dansa et on joua à divers jeux jusqu'à la nuit. Les vainqueurs au mâit de cocagne reçurent de jolis cadeaux.

Cette jolie fête me fit grand plaisir, car nous devons être reconnaissants envers nos serviteurs et nos subordonnés, quand ils nous servent avec zèle et fidélité.

Par attachement à mes parents je passais la première année de mon mariage à Septfontaines, et après la naissance de mon fils je fus habiter la ville.

L'année 1818 nous eûmes le chagrin de perdre notre digne père. Après une vie si belle et si bien remplie, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il emporta l'estime et les regrets de tous les gens de bien.

En ce moment je vais vous parler de votre grand-père Dutreux.

Depuis son mariage, il occupa constamment les emplois les plus honorables; il établit en ville une fabrique de draps et pour ouvriers il employa un grand nombre de soldats espagnols, que l'empereur Napoléon avait fait prisonniers

en Allemagne et retenait dans la citadelle du Saint-Esprit. Ces pauvres soldats furent traités avec tant d'humanité par votre grand-père, que le roi d'Espagne, par reconnaissance, lui décerna son ordre de Charles III, qui lui fut conféré à La Haye, dans la chapelle de l'Ambassade avec toutes les cérémonies en usage. Dans ce temps-là, cet ordre était très rare.

Vers l'année 1812 il fut nommé maire de la ville de Luxembourg. Ce fut alors qu'il déploya toute sa bienveillance envers ses compatriotes et sa charité envers les malheureux. Les armées françaises, à leur retour de la désastreuse campagne de Russie, avaient rapporté une épidémie des plus dangereuses, et comme les hôpitaux manquaient de lits et d'autres objets indispensables, votre grand-père faisait des quêtes, il allait au marché, et acceptait même un chou que les plus pauvres gens lui donnaient pour soulager les soldats malades. Ensuite il se rendait dans les salles de l'hôpital et donnait lui-même à boire à ces pauvres moribonds. Bientôt il fut atteint de la même maladie et resta vingt-un jours entre la vie et la mort.

Louis XVIII, roi de France, successeur de l'empereur Napoléon, récompensa son dévouement en le nommant chevalier de la Légion d'honneur.

En 1814, lorsque le pays de Luxembourg fut réuni au royaume des Pays-Bas, il fit partie d'une députation de quatre notables qui allaient complimenter le roi Guillaume I^{er}, et reçut l'ordre du Lion néerlandais.

Quelque temps après il fut nommé receveur général; plus tard administrateur du trésor et commandant de la garde communale.

Il mourut le 11 janvier 1829, universellement regretté et sans qu'il ait pu être connu et aimé de ses petits-enfants, dont aucun n'était au monde en ce moment.

Le *Journal de la ville et du Grand-Duché de Luxembourg*, du 14 janvier 1829, consacre à sa mémoire l'article suivant :

« Un de nos concitoyens les plus honorables et les plus distingués vient de terminer sa carrière; M. J.-P.-B.

» Dutreux-Boch a rendu le dernier soupir le 11 de ce mois,
» à l'âge de 52 ans, après une maladie longue et douloureuse.
» Sa dépouille mortelle a été portée en terre hier, au milieu
» d'un concours nombreux de citoyens empressés de rendre
» un dernier hommage à celui qui, outre sa vie, avait joui,
» dans toute la plénitude de l'expression, du respect, de la
» considération et de l'affection publiques; et les honneurs
» religieux, civils et militaires qui ont environné son convoi
» funèbre, ont été un solennel et dernier témoignage des
» regrets de toute une population au sein de laquelle vivra
» longtemps encore le souvenir du magistrat, du fonction-
» naire, du négociant, du père de famille, de l'homme enfin
» auquel des vertus et des qualités éminentes avait concilié
» l'unanimité des esprits et des cœurs. La carrière de M.
» Dutreux-Boch a été courte, mais remplie. Son caractère
» et sa position sociale l'ont porté de bonne heure à ces
» distinctions civiques qui consacrent le suffrage de l'opi-
» nion générale en faveur de celui qui en est l'objet. Jeune
» encore, il fut désigné au commandement de la garde
» d'honneur députée par le département au couronnement
» de Napoléon; peu après, lors de la formation de la garde
» nationale de Luxembourg, il remplit dans ce corps les
» fonctions d'adjutant-major. Il entra dans la magistrature
» municipale en 1812, comme adjoint, et il se trouva chargé
» de ce service, comme maire, à une époque où il exigeait
» un dévouement et un zèle proportionnés à la gravité des
» plus pénibles circonstances. On sait que, victime de son
» humanité, en 1814, il fut atteint, dans les hôpitaux, de
» cette maladie nerveuse qui exerça de si terribles ravages,
» et à laquelle il échappa sans pouvoir récupérer néanmoins
» toute la force antérieure de la plus heureuse constitution
» physique. En 1815, il fut placé comme chef de bataillon
» à la tête de la milice bourgeoise, et dans la même année,
» nommé membre de la commission chargée d'émettre son
» avis sur la formation des États de la province. En 1816,
» le 15 juillet, Sa Majesté le nomma aux fonctions de rece-
» veur général des finances dans le Grand-Duché, et le

» décora de la croix du Lion-Belgique; déjà auparavant,
» les décorations de la Légion d'honneur et de Charles III,
» d'Espagne, lui avaient été accordés pour les soins qu'il
» avait donnés aux Français malades dans les hôpitaux, et
» aux prisonniers espagnols. Le 17 janvier 1823, il fut
» nommé administrateur du trésor.

» Depuis son entrée dans l'administration municipale,
» M. Dutreux-Boch a constamment déployé, pour les
» intérêts de la ville, cette activité, ces soins soutenus, cette
» expansion d'un zèle qui embrasse vivement l'objet de ses
» affections. Rien de ce qui était utile au bien-être des
» habitants n'échappait à son esprit, et, dans toutes les
» circonstances quelconques, son dévouement n'était égalé
» que par la douceur de son caractère et la politesse de ses
» manières.

» M. Dutreux-Boch avait été nommé au poste de major
» commandant la garde communale; ce corps perd en lui
» un chef qu'il ne sera pas facile de remplacer.

» Il a été conduit au champ de repos par les magistrats
» et les fonctionnaires publics de tout ordre et de tout rang.
» En tête du convoi marchait un bataillon de la garnison.
» S. A. le prince de Hesse-Hombourg, le général comman-
» dant la province, le commandant de la forteresse, le
» bourgmestre et le corps municipal suivaient immédiate-
» ment. Les coins du poêle étaient portés par quatre capi-
» taines de l'armée belge. Autour du sarcophage mar-
» chaient le corps d'officiers de la garde communale, et
» tous les sous-officiers de cette garde, l'arme renversée
» sous le bras gauche. Ainsi, les honneurs militaires ont
» été rendus au chef de notre milice nationale, en même
» temps que les regrets universels de ses compatriotes,
» payaient au digne citoyen le tribut mérité par l'exercice
» constant des plus précieuses facultés de l'homme. »

Ici s'arrête le manuscrit de la bonne Maman qui est en-
tièrement écrit au crayon. Douze feuillots seulement

avaient été copiés à l'encre de son écriture aussi belle que ferme.

Voici d'après ses notes quels étaient les chapitres à ajouter à ses Souvenirs :

§ 4. Naissance de tous mes enfants.

§ 5. Mariage d'Eugénie.

§ 6. Retour à Septfontaines. — Vie tranquille ; ordre ; économie. — Mariage d'Auguste. — Mariage de Fanny. — Vente de Septfontaines.

§ 7. Retour à Luxembourg. — Mariage de Victoire.

Votre excellente Grand'Maman, dont toute la bonté, la modestie, la piété et la sagesse se reflètent si bien dans ces souvenirs si précieux qu'elle nous laisse, nous a été enlevée après une courte maladie le 12 mai de cette année, à 11 heures et demie du matin.

Le bon Dieu voulut lui épargner les angoisses de la mort.

Elle était née à Septfontaines, dans la nuit de Noël de l'année 1785.

Conservons tous à jamais le souvenir de ses vertus et de ses rares qualités.

PAIX ET HONNEUR A SA MÉMOIRE !

Son fils reconnaissant,

A. DUTREUX.

